

Cahier 4

PERROT Bernard

PERROT Paul-Daniel

PERU André

POITEAU Michel

PONTOIZEAU Andrès

TINTURIER Jean

TIXIER Rémy

TORNER Emile

VIGNOL Josette (née Monnerat)

VIRMONT Ginette

PERROT Bernard

Dénoncé pour avoir fait dérailler un train, Bernard Perrot est déporté à partir de janvier 1944 à **Buchenwald**, Kommando de **Machenrode** puis à **Dora**, Kommando de **Wieda**, et **Bergen-Belsen**.

« Deux Yougoslaves s'étaient évadés. On nous a mis trente-six heures sur la place d'appel. Celui qui tombait était aussitôt abattu. Ils les ont rattrapés et les ont fait bouffer vivants par leurs chiens. »

Source : *Berry Républicain* du 05.05.2005 – 140 J 14 (ADC)

PERROT Paul-Daniel

Membre de la Compagnie Surcouf, P.D. Perrot est arrêté le 19 juillet 44 à Bourganeuf dans la Creuse. Parcours : Aubusson, Clermont-Ferrand, Le Creusot, arrive en gare de Dijon, Mulhouse, Cologne, Stolberg (à 12 km d'Aix-la-Chapelle), Cologne, **Buchenwald** le 17 septembre 1944.

[Stolberg vers le 7 août 1944- p. 68-69] A l'entrée de l'usine une pancarte indique : Firme William Prim. [...] Les maquisards se voient affectés à une machine... usinant des noyaux de balles de fusil. Il s'agit de surveiller le bon fonctionnement de l'appareil. Un contremaître allemand aussi gueulard que les troupiers assure un contrôle rigoureux. Cela n'empêche pas un maquisard ancien métallo, de conseiller ses camarades : « Laisse la machine se bloquer, ça raye bon nombre de pièces, en cas de pépins avec le « chef », tu diras que tu n'es pas de la partie ... »

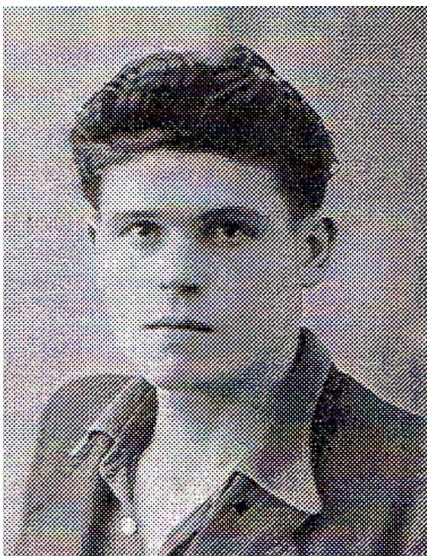
Dès lors, plusieurs machines ont une fâcheuse tendance à se bloquer, ce qui rend le contremaître fou furieux. Il menace de signaler ces anomalies à la direction.... Et il ne s'en prive pas. Le lendemain, des officiers accompagnés d'ingénieurs viennent inspecter l'outillage. Ne voyant rien d'anormal ils commencent à crier à leur façon, sans que pour autant les maquisards en comprennent le sens exact...Les interpellés ne peuvent que répondre : « Ya ! Ya ! » Ecoeurés, les officiers se retirent ... Et les machines continuent à vomir des pièces rayées, sous l'œil goguenard de femmes russes chargées de l'emballage et de la manutention des caisses de noyaux.

[Evacuation de Stolberg 12.09.44 – p. 70] Une rame de wagons de marchandises ou à bestiaux (comme on voudra) est stationnée le long du quai. Une rumeur circule : « Avertissez les gars que les amis de Coust viennent de s'évader, faites passer sauf aux travailleurs [volontaires].

[p.. 73] Les alliés approchent, c'est certain. Le moral des prisonniers est au beau fixe. La libération tant espérée apparaît enfin comme imminente... Soudain des rafales d'armes automatiques crépitent : deux prisonniers qui tentaient de s'évader en rampant dans un champ de betteraves sont abattus comme des lapins. Les Allemands ne lâchent pas facilement leur proie. Cette tentative d'évasion décuple la hargne des sentinelles.

Source : « *La Surcouf* » de Paul-Daniel Perrot – (AMRDC/Dossier St-Amand)

PERU André



André Péru (AMRDC)

André Péru et Raymond Arnold font partie du réseau AJAJ démantelé à Bourges en janvier 1944. Ils resteront ensemble durant toute leur captivité : Camp de **Natzwiller (Struthof)**, prison de Brieg, Kommando de Langenbielau, camp de concentration de **Gross-Rosen**, Kommando de Kamenz, camps de **Mauthausen** puis de **Dachau**.

[Natzwiller- mars-mai 44] p. 32 – Un matin, et pendant plusieurs jours, nous dûmes porter Raymond, pratiquement inconscient, à l'appel du matin où il resta allongé à terre pendant les opérations de comptage (les vivants, les morts et ceux qui ne l'étaient pas encore devaient être là...).

[Natzwiller- mars-mai 44] p.33 – Enfin parmi les maladies les plus handicapantes, il y avait les oedèmes (dûs probablement à la nature de l'alimentation) qui transformaient en poteaux les membres inférieurs, et, surtout, les dysenteries qui mettaient totalement à plat les organismes. Pour prévenir les conséquences de cette affection, il nous est arrivé de manger des morceaux de charbon de bois que Raymond arrivait à se procurer.

[Natzwiller- mars-mai 44] p.33 – Bien qu'en principe, tout changement de kommando sans autorisation était interdit, j'ai souvent estimé nécessaire de tenter ma chance ailleurs, malgré les risques de sanction. Je n'ai pas toujours réussi à améliorer mon sort, mais il ne fallait pas subir sans réagir.

[Natzwiller- mars-mai 44] p.34 – La vie à l'intérieur du camp – principalement l'après-midi du dimanche malgré les occupations domestiques – offrait, parfois, quelques moments de détente. Il nous arrivait de chanter. Je me souviens, très très partiellement, d'une chanson composée et chantée par un aveugle, dont une phrase du refrain m'est restée en mémoire : « Chaque soir l'on s'évade du camp de Natzweiller »...

[Natzwiller - mars-mai 44] p.35 – Notre chef de Block, Willy, était un communiste allemand privé de liberté depuis plus de dix ans... Il avait de bons rapports avec Raymond ce qui nous valait quelques renseignements. Dans ce camp, aux ramifications complexes malgré sa relative dimension, existait une sorte d'organisation clandestine de résistance. Raymond, qui par sa connaissance de la langue allemande avait différents contacts, me proposa de participer à cette structure. Dans l'immédiat, il n'y avait, d'ailleurs, pas grand-chose à faire. Pourquoi pas ...

Cette organisation, forcément discrète, se manifestait de diverses façons, notamment dans le domaine de la solidarité et du respect de certaines règles. Deux exemples :

- Un dimanche, notre block de Français, dans sa totalité, fut privé de nourriture pour avoir manifesté lors de l'arrivée de nouveaux détenus. Spontanée ou pas, la collecte de pain effectuée dans plusieurs blocks d'autres nationalités permit la distribution d'une tranche de pain. C'était peu, mais le geste était immense...

- Toujours un dimanche après-midi- c'était le seul moment où l'ensemble des détenus était réuni- j'ai assisté à la punition d'un kapo. [...] Il reste que ce kapo, sous la surveillance de ses collègues, fut obligé de rouler une brouette lourdement chargée, du bas en haut du camp, et ce , jusqu'au soir.

[Kommando de Langebielau – juin-septembre 44] p. 42 – Nous arrivons à Langebielau, dans un Kommando. [...] L'après-midi est occupé par quelques travaux d'installation. Les groupes se reconstituent ; nous formons équipe avec les « belfortains » et les « poitevins ».

Sur les conseils de Raymond, je renonce à postuler pour le poste d'aide de cuisine : Fritz, le cuisinier, détenu allemand, par ailleurs sympathique, aurait des tendances homo (un piège aussi dans le camp !).

L'affectation aux postes de travail se faisant suivant la qualification, dans le bâtiment il faut être maçon sans hésitation, pour échapper aux travaux de terrassement. Nous nous qualifions donc de maçons.

Le contremaître allemand (un civil) qui prend en charge notre petite équipe n'est pas dupe. A part Simon L., artisan maçon avant son arrestation, aucun de nous n'a jamais posé le moindre moellon. Hermann, notre « Meister », nous initie calmement aux techniques élémentaires de notre nouveau métier. J'apprends assez vite et je me débrouille assez bien. Raymond, quant à lui, ne saura jamais tenir un fil à plomb... C'est sa façon de saboter ! (ou son réflexe intellectuel !).

[Kommando de Langebielau – juin-septembre 44] p. 43 – Raymond discute longuement avec Hermann (ancien communiste ayant déjà effectué un séjour en prison). Ce dernier, outre les informations orales sur l'évolution des événements – notamment l'annonce du débarquement le 6 juin, l'attentat contre Hitler le 20 juillet, l'avancée importante des armées soviétiques à l'est... - nous aidait matériellement au maximum. C'est ainsi que chaque jour, il réservait une part de son repas de midi à l'un de nous. Le jour de mes vingt ans, il m'emmena à l'hôpital, en face du chantier, où il me fit donner une grosse poignée de cerises que notre équipe se partagea.

[Kommando de Langebielau – juin-septembre 44] p. 43-44 – Les journées de travail n'étaient pas exemptes d'événements plus ou moins importants.

C'est ainsi qu'il nous fallut faire comprendre à quelques maniaques du travail – cela existait, notamment à la fabrication des parpaings – d'avoir à ralentir la cadence pour ne pas mettre en difficulté, par comparaison, leurs camarades plus faibles ou moins doués.

Le 14 juillet, nous avons marqué la Fête Nationale, à notre manière, par un arrêt du travail de quelques minutes avant midi. Les gardes, sans doute surpris, n'ont pas eu le temps de réagir.

Enfin, il faut signaler les deux ou trois évasions, savamment organisées par Simon – le spécialiste en maçonnerie de notre équipe – ce qui nous valut, à chaque fois, de subir des heures d'appel, et un resserrement de la discipline. Il est certain que l'immense champ de blé tout proche était tentant, mais la France [était] bien loin de la Silésie ! L'un des évadés fut d'ailleurs repris et ramené au Kommando.

[Kommando de Langebielau – juin-septembre 44] p. 44 – Le plus grand intérêt de cette période fut la lecture quasi quotidienne du « Völkischer Beobachter » (journal du parti nazi). Il ne s'agissait pas

d'une attention particulière de la direction de la prison, mais de la « collaboration » bien involontaire de notre gardien. Celui-ci, qui demeurait normalement dans une petite pièce intermédiaire entre la salle commune et la sortie, s'absentait régulièrement pour accompagner les corvées extérieures. Il suffisait, avec la complicité de plusieurs camarades, de se cacher dans le lieu de stockage des déchets textiles et d'attendre le départ de la corvée pour prélever le journal et le passer à Raymond qui traduisait et donnait connaissance des principales informations. Le communiqué militaire, malgré son vocabulaire particulier, permettait d'apprécier l'évolution rapide des événements, notamment à l'est.

Dès que la corvée était en vue, le journal était remis à sa place, et il suffisait de se dissimuler à nouveau dans le local des déchets et d'attendre l'occasion, à la faveur d'un chahut bien organisé au fond de la salle commune, pour réintégrer le groupe.

J'ai bien des fois, joué à la cachette.

[Camp de concentration de Gross-Rosen – 22 octobre-16 décembre 44] p. 48 – La pendaison sanctionnait généralement toute tentative de rébellion ou d'évasion. Un détenu russe qui avait été abattu, lors d'une tentative d'évasion, fut malgré tout pendu.

[Camp de concentration de Gross-Rosen – 22 octobre-16 décembre 44] p. 49 – Dès la formation du Kommando, les Français s'étaient mis d'accord pour désigner Raymond comme interprète et porte-parole. Responsabilité, peut-être honorifique, mais non sans risques.

Témoignage de Raymond Marot, cité par André Péru :

[Camp de concentration de Gross-Rosen – 22 octobre-16 décembre 44] p. 50

– [...] « Je déclare avoir été le compagnon de captivité de Raymond Arnold dans les camps de concentration de Gross-Rosen et de Dachau, ainsi qu'au Kommando de Kamenz (Saxe). Je certifie que la conduite de Raymond ARNOLD a été irréprochable. Jouissant de l'estime et de l'affection de tous, il fut choisi à l'unanimité en décembre 1944 comme « homme de confiance », chargé de soutenir et de défendre ses camarades – ceci en cachette des SS qui n'auraient pas toléré cette initiative –

Sa connaissance de la langue allemande, sa fermeté ; son honnêteté parfaite, lui permirent de rendre de grands services tout en restant très digne vis-à-vis des gardiens. C'est grâce à ARNOLD si dans notre Kommando de Kamenz, en particulier, la vie fut supportable malgré les privations.

[...] Je suis personnellement heureux de rendre hommage à sa conduite en affirmant que durant mes vingt-sept mois de déportation, c'est le seul de nos compagnons parlant allemand que j'ai vu user de ce privilège avec une entière abnégation et dans le seul souci de l'intérêt de ses camarades ».

[Kommando de Kamenz – 17 décembre 1944- 10 mars 1945] – p. 52 – Je fais vite connaissance avec ma fraiseuse et je me débrouille rapidement pour, d'une part, donner l'apparence d'une activité normale (double comptabilité des pièces usinées), et, d'autre part, provoquer, par ailleurs quelques pannes dans la limite de l'admissible (casse des outils de coupe) : la qualification de sabotage n'était pas loin...

Dans les ateliers régnait une belle activité, pas toujours au bénéfice direct de l'industrie allemande ! Par exemple, la fabrication de couteaux (lame d'acier aiguisée avec manche constitué par un

entourage de fils électriques) allait bon train. La possession d'un couteau était, évidemment, strictement interdite et les fouilles surprises fréquentes, mais, malgré les risques de sanction, tous les détenus pratiquement disposaient d'un couteau.

[Kommando de Kamenz – 17 décembre 1944- 10 mars 1945] – p. 53 – [Après le vol de choux-raves]. Le possesseur d'un chou-rave était sanctionné d'un sévère coup de crosse et devait, évidemment, abandonner son « butin ». J'avais, à l'époque, un manteau trois-quart ample qui me permit de dissimuler jusqu'au bout mon « larcin ». Après le repas du soir, nous découpâmes en fines tranches le chou-rave, tranches que nous fîmes sécher sur les ailettes du chauffage. Dire que cet « extra » améliora notre « ordinaire » serait exagéré, mais nous avons au moins le plaisir de mastiquer quelque chose de comestible.

[Kommando de Kamenz – 17 décembre 1944- 10 mars 1945] – p. 53 – Raymond me fait part d'un projet d'évasion par un petit groupe de Polonais, projet qui aurait été réalisé, lors de l'inévitable évacuation du Kommando, par le moyen du canal souterrain que j'avais aperçu lors de l'exploration du sous-sol du bâtiment. Projet sans suite, en ce qui nous concerne. Pour les Polonais, je ne sais pas.

[Kommando de Kamenz – le 10 mars 1945, évacuation du camp] – p. 54 – Il faisait très froid, les routes étaient enneigées, la nuit tombait. Notre petit groupe de Français s'était réuni de manière à s'entraider.

[...] Ce séjour en wagon, qui dura une semaine, fut épouvantable. Le manque de place, le froid, la faim, la soif ... la promiscuité... enlevèrent toute cohésion au groupe de détenus. Ce fut pratiquement le chacun pour soi, et une tension montante et désespérée.

[Kommando de Kamenz – le 10 mars 1945, évacuation du camp] – p. 54 – Malgré l'opposition de certains qui craignaient des représailles – certes quasiment inévitables – quelques détenus tentèrent de s'évader en attaquant avec leur couteau les parois de bois du wagon. Bois trop dur ou outillage trop précaire, la tentative n'aboutit pas. Il est possible que dans d'autres wagons des évasions ou tentatives aient eu lieu. Nous entendîmes à plusieurs reprises des fusillades.

Sources :

- « *Nos jeunes années : quand l'espoir a failli s'éteindre ...* » de André Péro et Raymond Arnold. (AMRDC)

- *Témoignage de Raymond Marot, cité par André Péro* In : « *Nos jeunes années : quand l'espoir a failli s'éteindre ...* » de André Péro et Raymond Arnold

POITEAU Michel (docteur)

Le docteur Poiteau est déporté NN du Pas-de-Calais le 04 mai 1944 successivement à Francfort/Main, Cottbus, Leipzig, Breslau, Gross Strehlitz, Gross Rosen, Dora et Bergen-Belsen. A pris des notes sur son évacuation de Dora (04.04.45-09.04.45) à Bergen-Belsen puis lors de son séjour à Bergen-Belsen avant d'être libéré par les Canadiens.

[Gross-Rosen] Un autre jour de ce début novembre, j'avance dans la file des porteurs de pierres, avec un bloc sur l'épaule, sans faire attention à un SS devant lequel je vais passer. Arrivé à sa hauteur, celui-ci glapit « Mützen ab ! » (Otez le bonnet !) et me lance à la volée sa botte en dessous du ventre ; C'est instantanément le trou noir ... Quelques instants après, je reprends connaissance en marchant comme un automate, encadré par deux Arrageois qui me soutiennent sous les bras, après avoir remis ma pierre en équilibre sur l'épaule.

[Gross-Rosen- 13 novembre 44 en quarantaine] Vers le 13 novembre, quatre Belges viennent me trouver ensemble : « tu es médecin. Qu'est-ce que nous avons ? Ils ont la diphtérie. Je les présente au matraqueur qui, furieux, commence par m'envoyer au sol à coups de « gummi » (sa matraque en caoutchouc), puis en parle au chef de block, qui informe le chef du camp, lequel avertit le médecin chef SS. Le même jour un autre cas de diphtérie est découvert à l'aile « B ». Les médecins qui s'y trouvent (André et Capellier, Belges – Artisson, Duflot et Cualacci, Français) parviennent à me le faire savoir.

[...] Relevant du décret « Nuit et Brouillard », ma compétence médicale, comme celle de mes confrères belges et français, n'est pas reconnue. Le chef de block accepte cependant que les docteurs André et Artisson, qui parlent couramment l'allemand, organisent le dépistage des contagieux. Et les docteurs Cappelier et Cualacci me rejoignent à l'aile « A » où je ne puis, seul, faire face.

Matin et soir, nous regardons systématiquement les gorges, et nous veillons à ce que tous se gargarisent avec une solution de permanganate. C'est le seul désinfectant mis à notre disposition. Nous en faisons une solution dans les bacs en ciment de la salle d'eau, dosée à vue e nez.

[...] Chaque matin au réveil nous relevons un ou plusieurs cadavres... Je me rappelle particulièrement deux d'entre eux :

- Abel Guidet, Député-Maire de Bapaume, mort de pneumonie à l'aile « B ». Informé de son décès, je quitte en cachette l'aile « A » pour participer à la prière que l'abbé Charles Deconninck dit dans le réduit où son corps a été déposé... Le chef de block surgit. Stupéfait de voir une douzaine de Français au garde-à-vous devant un cadavre, il nous disperse à coups de trique.
- Charles Vandamme, masseur à Arras, mort de septicémie à l'aile « A », entre le docteur Cualacci et moi. C'est l'heure de la soupe. Agonisant, il nous demande de l'aider à aller chercher sa ration, puis il la donne « pour les copains », quelques minutes seulement avant de s'éteindre.

[04.04.45 Dora fin de matinée] Nous embarquons, à 80 dans un wagon à marchandises couvert. [...] Pas de ravitaillement, pas de vivres de route pour nous. Hormis les 240 grammes de pain reçus ce matin, nous n'aurons rien à manger de tout le trajet, quelle qu'en soit la durée... Et nous ne pourrons absolument rien faire médicalement pour ceux qui sont avec nous ... [...] Je me cale comme je peux, les talons aux ischions. Tout contre moi se serrent les docteurs Mattez et Niemeghers, Robert Lemoine (de Paris), Bouthors, Chambatte (de Lyon)... serrés, car l'espace nous est limité... Chambatte a avec lui un colis de Croix-rouge. Son frère, requis du travail obligatoire, a

réussi à le lui faire passer par un civil allemand travaillant au « tunnel ». Jusqu'à épuisement de colis, il le partage intégralement avec les Français et les Belges que le hasard a rassemblés dans cette partie du wagon, ce qui est malheureusement trop vite fait...

[05.04.45] [p.3] - Le colis de Chambatte n'est plus qu'un souvenir. Mais grâce à lui nous avons quelque chose de réellement nutritif dans l'organisme. Ce que n'ont pas nos malheureux camarades, qui n'ont rien absorbé depuis le fameux 1/6^{ème} de « petite boule » de pain touché au départ. Je plains ces camarades. Cependant, les idées s'enchaînent trop difficilement pour dire que j'éprouve un sentiment profond. La souffrance de chaque minute, des carences diverses, l'épuisement nerveux, la hantise de ce qui va se passer dans une heure ou demain, émoussent la sensibilité...

[08.04.45] [p.4] – J'absorbe le minuscule fragment d'hostie, que Paloc m'a glissé en viatique de la part de l'abbé Jean-Paul, travaillant au « tunnel »... Amères Pâques, mais Pâques quand même...

[09.04.45] [p.6] – Sur un mur je lis Bergen-Belsen. Avec les autres détenus, trop affaibli pour pouvoir bien me tenir, je boule sur le quai. Au cours de cette dernière journée, deux de mes voisins immédiats, de pauvres russes, me donnent le spectacle insolite de la mort par inanition. [...] Le second, encore vivant à l'arrivée, ne peut décoller du plancher du wagon au moment de descendre. Nous devons le prendre par les bras et les jambes. Et il arrête de respirer, aussitôt sur le quai.

[10.04.45- Bergen-Belsen] [p.7] – En fin d'après-midi, je « tombe » par le plus grand des hasards sur un camarade de Faculté, le docteur Jacques Desprez, que je reconnais. Incrédule tout d'abord à l'énoncé de mon nom, il finit par me reconnaître, et me prend à part pour me donner une tranche de pain qu'il avait en réserve : 100 grammes de pain noir, sec, et aigre, quelle manne en ce jour. Le soir enfin, nous recevons de la soupe : soupe aux pommes de terre et à la viande, dont nous recevons chacun ½ litre. [...]

[11.04.45- Bergen-Belsen] [p.7] – Je me retrouve au Block 90, où s'organise une manière d'infirmerie. Avec Auguste Grigis (d'Oyonnax) nous nettoyons deux chambres au rez-de-chaussée, et nous y montons des « lits ». Un Russe et un Polonais viennent se joindre à nous dans la matinée. Le docteur Chazette nous arrive en fin de matinée. Nous stockons tout ce qui paraît utilisable [...] [Repas de la journée : 1 tranche de pain, reçue le soir].

[12.04.45- Bergen-Belsen] [p.8] – Avec les moyens du bord, et le personnel médical existant, on tente d'organiser un premier tri de tous les cas médicaux qui se trouvent dans le camp. C'est ainsi que je me retrouve au 1^{er} étage du Block 90 avec le docteur Lagez, pour surveiller 3 salles de malades, et prendre mon tout de consultant dans un local du rez-de-chaussée. [...] La nuit est mauvaise : coliques et diarrhée. Le docteur Chazette et Jean Chauvin doivent me soutenir pour aller sur le « Kubel ».

Sources :

- *Plaquette éditée pour le 45^{ème} anniversaire de la Libération des camps de concentration – 1945-1990. Témoignages vécus de déportés du Cher. (AMRDC)*
- *Témoignage du Docteur Michel Poiteau en date du 04.04.1945 – (AMRDC)*

PONTOIZEAU Andrès

Résistant dans le mouvement Libération-Nord, Andrès Pontoizeau est arrêté le 8 octobre 1943, déporté à **Buchenwald** à la mi-décembre de la même année, puis à **Dora** le 12 janvier 1944 . Il a écrit à son retour de captivité un livre apportant un témoignage sur les différents camps dans lesquels il est passé, « *Dora-la-Mort* », publié en 1947.



Andrès Pontoizeau (AMRDC)

[Buchenwald - Décembre 1943] p. 56 – La soirée se traînait péniblement ; nous nous couchions tôt, mais le soir il y avait des concerts improvisés. Ce n'était pas encore la grande misère dans les camps, mais elle venait à grands pas.

[Buchenwald - Décembre 1943] p. 56 – A notre départ de Compiègne, la Croix-Rouge française avait distribué des colis individuels, mais les Allemands ne nous les avaient pas remis. Un jour, nous reçûmes l'ordre d'aller les chercher. [...] Nous grimpâmes sur les lits ; de grandes tables furent mises au milieu du bloc et la répartition commença, sous nos yeux avides. Les tas nous paraissaient bien petits, hélas ! mais ils furent accueillis avec une joie profonde ; il y avait des Russes dans le bloc, nous fîmes leur part égale à la nôtre et ce fut bien vite avalé...

[Buchenwald - Décembre 1943] p. 56 – Malgré la consigne formelle, des camarades de camp pénétrèrent dans le bloc. C'est ainsi que je vous ai connus, Schwartz et Mathieu, instituteurs de la Meurthe-et-Moselle et des Vosges. Vous nous avez apporté les paroles d'espoir ; vous m'avez donné ce couteau de bagnard que j'ai réussi à ramener chez moi, cette musette qui devait m'être volée bientôt ; vous nous avez donné quelques marks pour nous permettre d'écrire le jour où cela serait autorisé. Vous étiez des anciens dans le camp et vous nous racontiez ses misères. Une fois, moi aussi, j'ai forcé les barrages et j'ai été jusqu'à votre bloc [...].

[Buchenwald - Décembre 1943] p. 57 – Nous t'avons allongé sur une table, et c'est pour toi que Goupil, qui devait mourir lui aussi, a dit : « Adjudant-chef Bourmont, pilote de chasse, mort pour la France ! ». Et nous avons gardé le silence une longue minute avant que ton pauvre corps ne s'en aille vers le crématoire.

[Buchenwald - Décembre 1943] p. 58 – Des camarades – les anciens – me disaient : « Les maîtres de l'enseignement n'ont pas bonne presse dans les camps. Les Allemands les rendent responsables de l'esprit résistant. Si tu veux être « planqué », donne n'importe quel métier ; dis que tu es charron,

menuisier, électricien, électricien surtout. Mais je pensais que j'étais entré dans la lutte parce que j'étais justement un élève de cette école laïque insultée par Vichy, un de ces éducateurs accusés d'être des révolutionnaires et des sans-patrie, le chef direct de ces maîtres qui persistent à croire que l'homme doit s'élever au-dessus de lui-même pour penser que le plan de l'universel. Et à l'officier allemand qui me demandait ma profession, j'ai répondu : « Inspecteur de l'Enseignement primaire » [...]

[L'arrivée à Dora- Janvier 1944] p. 69 – Il y avait trente-six heures déjà que nous n'avions pas dormi ; nous n'avions touché pour toute nourriture que notre quart de boule et nous avions soif, d'une soif étonnante que j' n'ai jamais connue depuis. [...] Bientôt le bruit courut que l'on distribuait une boisson chaude. Goupil avait une gourde, je me précipitai ; la cohue était infernale ; pour rétablir l'ordre, les SS frappaient à larges cops de schlague, les hommes pliaient l'échine, protégeaient la tête du bras replié, mais fonçaient quand même. Je reçus à travers les reins un coup de fouet lancé à toute volée, mais je reçus aussi un litre de boisson, je revins et je partageai avec Goupil [...].

[Dora- 1944] p.93-94 – Parlerai-je d'hygiène ? Il y avait bien un bloc-lavabo dans le camp, mais souvent la tuyauterie était gelée ou bien les kapos n'avaient pas le temps de nous y faire passer ; dans le tunnel, il y avait de l'eau qui servait aux travaux, mais il nous était interdit d'en prendre ; cependant nous arrivions, en nous dissimulant et en montant une garde vigilante, à remplir les gamelles et à nous laver en hâte, tant bien que mal. Combien, hélas ! par peur ou paresse, se sont négligés et sont morts ainsi rongés de crasse et de parasites.

[Dora- 1944-45] p.102 – Au bloc 2, un kapo a fait mettre dehors tout nu un misérable atteint de broncho-pneumonie et dont la toux hélas ! le gênait... Les médecins, les Français surtout, ont fait ce qu'ils ont pu, mais leurs moyens étaient tellement limités et leur situation si peu sûre ! Pour les soins dentaires, nous avions un bon camarade : René Laval, dont tous ceux qui sont passés en ses mains ont gardé le meilleur souvenir...

Toute vie intellectuelle d'ailleurs semblait éteinte. Les conversations ne roulaient que sur notre misère : la faim, le froid, les brutalités journalières ; et sur nos espoirs éternellement jeunes et toujours renaissants malgré les déceptions. Nous avons oublié nos poètes et nos grands penseurs, nous vivions de la vie animale, presque végétative, cherchant à nous noyer dans la matière tant la pensée, quand elle se cherchait, était douloureuse. Je me souviens de cette rouille qui encrassait nos esprits : avec mon petit camarade Pierre Ménard, administrateur des colonies pourtant, nous avons recherché tout un jour la nomenclature des œuvres de Racine : au soir, il nous manquait encore une pièce et, soudain, deux vers sont revenus dans ma mémoire :

*Lorsque, de tant de biens qui pouvaient nous flatter,
C'est le seul qui nous reste et qu'on veut nous l'ôter*

et j'ai retrouvé *Andromaque* !

[Dora- 1944-45] p.106 – Et dans cet enfer où il eût fallu que la misère soulageât la misère, il n'y avait aucune camaraderie. Le cercle des amitiés se refermait sur des groupes étroits : deux, trois, quatre hommes au plus. Et cela doit s'expliquer. Les Français étaient très mal vus, ais-je dit. Il est certain que notre culture aliénait bien des camarades étrangers, car ils nous jalouaient de leur être supérieurs [antagonisme entre triangles rouges français, et triangles verts, majoritairement

représentés chez les Polonais et Russes à Dora] ; de garder à l'égard de l'ennemi une attitude réservée, certes, car il n'aurait pu en être autrement, mais provocante cependant, de savoir donner l'illusion du travail [...].

[Dora- 1944] p.106 – Enfin, les Français recevaient quelques colis, les Russes ne recevaient jamais rien et il en résultait une jalousie exaspérée par la faim. Les Français partageaient – et pas tous ! – avec des camarades [...]

[Dora- mai 1944] p.111-112 – [...] nous fûmes pris en chasse par les vorarbeiters, les kapos, les lagerschulz, les SS. Ils frappaient à cœur joie ; nos demandions ce qu'il fallait faire, où il fallait aller ; on ne nous répondait que par des rires et des coups. Nous fuyions au hasard pris d'une véritable panique ; j'étais très malade alors et mes camarades, Bailleul et Pacento, me traînaient, car ils savaient que s'ils me lâchaient je serais achevé sur place.[...]

[Dora- janvier 1944] p. 112 – Nous avons vécu ensemble les jours sombres de janvier, et, tout de suite, Robert [Goupil] a faibli. [...] Je l'ai vu jour par jour descendre vers la tombe. Il dut rentrer au Revier ; je l'ai revu le 7 février pour lui donner un mark afin qu'il pût écrire aux siens. [...] Il espérait revenir bientôt au kommando... Nous nous sommes embrassés en pleurant, nous avons échangé de suprêmes paroles d'espoir, et je savais que je ne le reverrais jamais plus...

[Dora- janvier 1944] p. 114 - [...] Et toi Buffet, de Besançon, capitaine d'active, si plein de foi, si plein de certitude dans la victoire et que la dysenterie a enlevé en quelques jours, toi que nous avons grimpé jusqu'au Revier, tassé dans une couverture en guise de civière ?

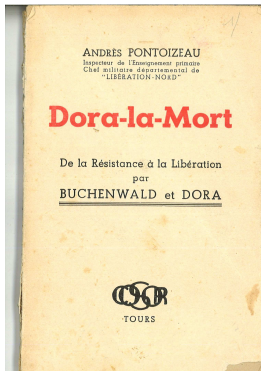
[Dora- février à juin 1944] p. 114 à 116 – Jusqu'au 14 février, je m'étais senti très bien [...]. Et sans raison apparente, je n'eus plus faim ; je trouvais le pain amer et je ne pus finir mon casse-croûte ; je ne pus pendant huit jours aller à la selle ; je maigris très vite et épouvantablement ; puis ce fut la dysenterie [...]. Fin mars, je n'étais qu'un squelette : je pesais à peine 35 kilogrammes [...] Je marchais plié en deux, voûté comme un vieillard, minable. [...] Le matin, au rassemblement, j'étais obligé de me mettre entre Bailleul et Pacento ; ils me soutenaient sous les bras ; ils me portaient, devrais-je dire. Au travail, j'essayais de me cacher dans les coins, je faisais semblant de travailler, mes camarades luttèrent pour moi... [Avril] Quelques jours plus tard, je ne pouvais plus me traîner. Le kapo me fit porter au Revier par quatre camarades : ils me couchèrent sur le sol ; un médecin vint, un médecin français ; il se pencha sur moi ; il me regarda plus qu'il ne m'ausculta et il dit : « Il est foutu »... les camarades auraient pu me laisser là pour mourir, mais ils m'ont relevé, ils m'ont ramené au Kommando et, pendant des mois, ils m'ont porté sur les rangs et ils ont fait ma tâche ; en juin., j'étais encore incapable de soulever seul, pour le mettre à l'épaule, un kommando-gerate de 25 kilogrammes et c'était Philippe qui m'aidait le plus souvent. Bailleul me forçait depuis longtemps déjà à manger : il réussissait à faire griller mon pain et je le mangeais en travaillant, par petites bouchées.

[Dora- hiver1944-45] p. 121-122 – J'étais renvoyé au Kommando disciplinaire ... [...] Les Russes changeaient toutes les semaines, les Français ne changeaient pas, et en plus, tous les dimanches nous étions de transport ... Puis un jour, à force de parlementer, Bailleul obtint ma grâce ; un lundi matin, j'ai repris ma place au magasin, au fond de notre passerelle, dans ce long couloir courant entre des étagères et des armoires.

[Dora- février 45] p. 123 – Le sabotage s'étendait peu à peu : Russes endommageant la presse hydraulique, urinant sur les transformateurs pour provoquer des courts-circuits ; Français, dont nous

étions, mes camarades et moi, sabotant avec prudence mais sûreté le matériel électrique de précision qui nous passait entre les mains : appareils fragiles qu'un choc détraquait ; « vertikante » ou « horizontale » dont il suffisait de tirer les câbles ; « ortler », « transformer », qu'une chute rendait inutilisables et, au contrôle, le pourcentage des instruments défectueux montait lentement. La résistance s'organisait dans l'ombre. L'espoir rendait un peu fou. Des arrestations avaient eu lieu, rapides, brutales, presque incompréhensibles ; des camarades partaient pour Elrich...

Source : « *Dora-la-Mort* » de *Andrès Pontoizeau* – (AMRDC)



Livre « Dora-la-Mort » écrit par Andrès Pontoizeau à son retour de déportation. Edité le 31.03.1947. Un des tous premiers témoignages édités

TINTURIER Jean



Séminariste du Diocèse de Bourges du 21 février 1921 au 16 mars 1945. Il part spontanément au STO en Allemagne pour accompagner spirituellement et moralement les requis. Arrestation le 19 avril 1944 par la Gestapo pour appartenance au mouvement de JOC, interdit. Déportation à **Flossenbürg, Mauthausen,**

Jean Tinturier (Diocèse de Bourges/AMRDC)

« Par mon action catholique auprès de mes camarades français pendant mon S.T.O., leur fait-on signer à chacun, j'ai été un danger pour l'Etat Allemand et son peuple ».

Le 6 octobre les détenus partent à destination du camp de concentration de Flossenbürg.

C'est le 12 octobre 1944 que Jean Tinturier et ses compagnons franchissent l'entrée de ce camp, en récitant le Notre Père.

Malgré l'interdiction de parler avec ceux-ci, Jean put recevoir un missel d'un ouvrier français et furtivement essayait de parler à ses compagnons du Christ, de saint-Paul. Le délabrement de sa santé n'avait en rien compromis l'ardeur de son esprit apostolique.

Atteint de faiblesse générale, de dysenterie et de furoncles, suite des mauvais traitements qu'il avait subis, Jean Tinturier gardait courage et malgré l'interdiction de parler, il trouvait le moyen de remonter le moral de ses camarades.

«Dès qu'il m'était possible, je me rendais près de son grabat et, à ce moment, nous ne pensions plus à nos souffrances. Le soir, on priait ensemble. Il avait fait d'un bout de planchette un chapelet qu'il égrenait très souvent.

A certains jours, il me fut possible de lui faire passer une soupe que j'obtenais en supplément par mon travail.

Source : *Jean Tinturier 140 J 14 (ADC)*

TIXIER Rémy

Membre de la Compagnie Surcouf, Rémy Tixier est fait prisonnier le 22 juillet 1944 dans la Creuse [voir le parcours de Camille Bontemps]. Il arrive à **Buchenwald** le 17 septembre 1944. Il a transmis son témoignage aux Archives départementales du Cher.

Les évasions du camp sont rares et presque à chaque fois, les hommes sont repris et c'est la pendaison.

Les Allemands [Politiques] sont peu, [...] ceux qui restent ont tous des postes importants dans le camp, ils ont « vendu » leurs camarades pour pouvoir vivre, aussi les bons sont rares, mais il y en a tout de même qui sont restés des hommes.

Source : *Rémy Tixier 140 J 14 (ADC)*

TORNER (Emile)

Membre de la Compagnie Surcouf dans le Cher-Sud, déporté à **Buchenwald** en 1944. Témoignages oraux sur le site de la FMD concernant :

La Résistance à Buchenwald

L'arbre des pendus

La nourriture

La saleté et la vermine

L'arrivée et la découverte de la résistance

Le Revier

Les discussions politiques

Le petit camp

Le Yom Kippour

Les latrines

Source : <http://www.bddm.org/>

VIGNOL Josette (née Monnerat)

Voir le témoignage de Rose Desserin, Lucienne Dubois

VIRMONT Ginette

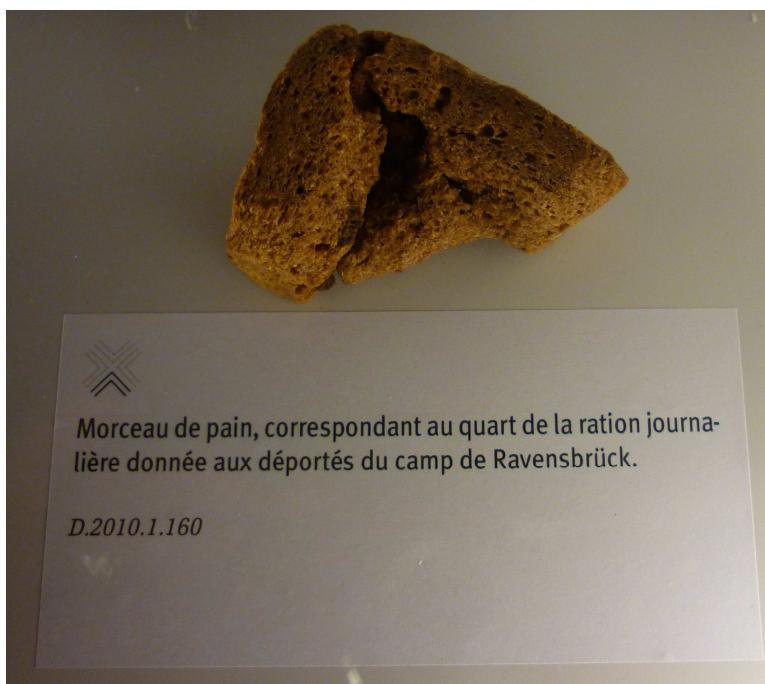


Ginette Virmont, du réseau de renseignement AJAJ, est déportée à 17 ans à **Ravensbrück**, puis à **Zwodau**.

Ginette Virmont, 18 ans, à son retour de déportation (AMRDC).

[...] Une Allemande triangle vert- c'est-à-dire droit commun – s'est dénoncée. Elle avait pris cet argent dans l'espoir d'une évasion. La Blockauwa (chef de Block), elle aussi prisonnière allemande de droit commun [...] est allée fouiller le châlit de la voleuse et y a découvert une couverture avec laquelle est s'était confectionné, avec les moyens du bord, un pantalon pour mettre à la place de son costume rayé.

Je préciserai que la faim qui nous tirait sans cesse l'estomac, avec la fatigue peut-être, nous donnait des sortes d'hallucinations où nous rêvions de repas pantagruéliques. Nous nous donnions des recettes de plats et de gâteaux complètement démentes, nées uniquement de notre imagination [...]. Recettes certainement irréalisables que nous notions sur des morceaux de papier « empruntés à l'usine et que nous gardions précieusement jusqu'au jour où ils étaient confisqués à l'occasion d'une fouille.



Morceau de pain, correspondant au quart de la ration journalière donnée aux déportés du camp de Ravensbrück.

D.2010.1.160

Collection permanente du musée de la Résistance et de la Déportation du Cher - 2^{ème} salle - Déportation

Sources :

- *Plaquette éditée pour le 45^{ème} anniversaire de la Libération des camps de concentration – 1945-1990. Témoignages vécus de déportés du Cher. (AMRDC)*
- *- Plaquette « Mémoire de déportation » AMRDC*

Pour le service Educatif du Musée de la Résistance et de la Déportation du Cher / Archives départementale, Catherine Poissonnet